

Montagnes, migrations et moutons

Je vais vous parler de montagnes, de migrations et de moutons.

Montagnes. Je reviens de 4 jours de marche entre le Valais et le Tessin, en passant par l'Italie. Quand on marche, on a le temps de penser, de sentir, de s'imprégner de ce qu'on voit.

Certains, ceux qui nous voient comme des moutons (on y reviendra), pensent que les montagnes nous protègent de l'extérieur, nous distancent des autres, marquent notre territoire fermé. Les montagnes, pourtant, c'est plein de cols, de passages, de chemins, qui relient, passent d'une vallée à l'autre, d'un pays à l'autre. Les cols et leurs montagnes ont dans les siècles précédents été au cœur de l'Europe, d'une Europe dans laquelle tout circulait, les hommes, les marchandises, les idées. De Berlin, de Vienne aux plaines italiennes, on passait par la Suisse, par ses cols et ses montagnes, bien avant les tunnels.

Les montagnes, c'est aussi la Suisse dont une partie, il n'y a pas si longtemps, était pauvre. Je racontais et rappelais encore aujourd'hui à quelqu'un venu d'ailleurs, que les Suisses n'ont pas toujours vécu dans le confort, dans les villes et dans la modernité. Que notre Suisse paysanne, pauvre, parfois misérable, sans eau courante, sans électricité, à des heures de distance des villes sur des chemins muletiers, avec des villages soumis aux aléas de la nature, aux avalanches, aux terres ingrates, que cette Suisse-là n'est pas si lointaine dans le temps. Il y a 50 -70 ans, un village des vallées valaisannes ou tessinoises était plus proche d'un village kurde ou kosovar actuel que des villes de chez nous à la même époque.

La pauvreté, cela veut dire que les gens ont migré, sont partis de chez eux. Pour vivre, survivre. Mon chemin du Valais au Tessin a pris le chemin des Walser, ces paysans venus d'Autriche et qui, aux alentours de l'an 1000, sont descendus de l'Autriche à l'Italie, en passant par les Grisons, le Valais, les vallées italiennes d'Ossola et le Tessin. Comme tous les migrants dans le monde et dans l'histoire, ils se sont à la fois intégrés et adaptés au monde dans lequel ils arrivaient, mais ils ont aussi amené leurs coutumes, leur culture, leur traces dans ce monde qui a évolué avec eux et qu'ils ont marqué.

Le 20^{ème} siècle encore a vu migré Fribourgeois, Valaisans et Tessinois, dans la Suisse industrielle en développement, dans le canton de Vaud par exemple, mais aussi dans le monde entier.

Notre monde actuel est marqué par une recherche maximale de profits dans un cadre mondialisé, qui fait circuler marchandises, argent et humains de manière importante, plus rapidement que par le passé, souvent au détriment des humains comme de l'environnement.

L'insécurité sociale causée par la compétitivité, les fossés qui s'agrandissent entre plus riches et plus pauvres, la diffusion dans la monde entier avec une emprise totalitaire jamais atteinte jusqu'ici d'un mode de vie urbain et occidentalisé comme « le » seul mode de vie valable ont accru paradoxalement à la fois les migrations, mais également les réflexes de peur, de fermeture, de nationalisme dans le sens d'affrontement, d'exclusion.

Dans l'éditorial du Temps de hier, on pouvait lire sous la plume de Jean-Jacques Roth cette définition du patriotisme : *« le patriotisme est l'inverse de l'exclusion. Il est communauté de mémoire et communauté d'espérance. En ce sens, il procède d'un élan intégrateur, destiné à rassembler ceux que le hasard de la naissance ou les flux de la migration font vivre ensemble »*.

C'est ce patriotisme-là que nous avons choisi de vivre à Renens, en général et ici ce soir en particulier. Un patriotisme qui est notre affaire à toutes celles et ceux qui vivons là, qui sommes responsables de notre quartier, de notre ville, de notre pays, qui avons pour notre avenir dans ce pays projets et rêves.

Nous ne sommes pas des moutons, comme voudraient nous le faire penser ceux qui ont inondé nos boîtes aux lettres de moutons blancs expulsant un mouton noir.

J'ai vu cet été des moutons monter à la montagne, en troupeau. Belle image. Mais ce sont des moutons, qui n'ont rien à dire et à penser sur le lieu où les bergers les emmènent, décident pour eux, pensent pour eux. Et ils finissent tondus et sur nos tables, parfois mangés par les chiens ou les loups.

Nous ne sommes pas des moutons, et ne voulons pas de bergers chefs. Nous avons, nous toutes et tous qui vivons ici et qui sommes là ce soir, quelle que soit la couleur de notre passeport, projets et rêves, que nous voulons construire et réaliser ensemble, solidairement, dans un monde qui a de la place pour chacun. Nous voulons construire l'avenir, notre avenir, ensemble,

comme des humains. Je vous souhaite et nous souhaite donc un 1^{er} août de partage, de joie, de fraternité partagée.

Renens, le 1^{er} août 2007/Marianne Huguenin, syndique